

Anne-Claire Decorvet

Un lieu  
sans raison

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'AIDES À LA PUBLICATION

OUVRAGE IMPRIMÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE



AVEC · LE · SOUTIEN  
· · · · · DE · LA  
VILLE · DE · GENÈVE



« UN LIEU SANS RAISON »,  
TROIS CENT CINQUANTE-QUATRIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE JANINE GOUMAZ, DE JADE KRAYENBÜHL, DE BETTY SERMAN  
ET DE DANIELA SPRING  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : MARGUERITE SIRVINS,  
SANS TITRE, ENTRE 1944 ET 1957,  
FILS DE SOIE MULTICOLORES BRODÉS SUR TOILE, 28 x 38 CM  
PHOTO : ATELIER DE NUMÉRISATION – VILLE DE LAUSANNE  
COLLECTION DE L'ART BRUT, LAUSANNE  
MALGRÉ TOUS NOS EFFORTS, NOUS N'AVONS PAS OBTENU DE RÉPONSE  
DES AYANT-DROITS DE MAGUERITE SIRVINS, CES DERNIERS  
PEUVENT NOUS CONTACTER.  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-392-5

TOUTS DROITS RÉSERVÉS

© 2015 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

À *CLAIRE, ma mère*

à *JEANNETTE*  
et *MARIA*

Le cimetière des fous

Ce cimetière enfanté par la lune  
Entre deux vagues de ciel noir  
Ce cimetière archipel de mémoire  
Vit de vents fous et d'esprits en ruine

Trois cents tombeaux réglés de terre nue  
Pour trois cents morts masqués de terre  
Des croix sans nom corps du mystère  
La terre éteinte et l'homme disparu

Les inconnus sont sortis de prison  
Coiffés d'absence et déchaussés  
N'ayant plus rien à espérer  
Les inconnus sont morts dans la prison

Leur cimetière est un lieu sans raison

Asile de Saint-Alban, 1943

PAUL ÉLUARD  
*Souvenirs de la maison des fous*

DIRECTION SAINT-ALBAN

Octobre 1932

**O**N m'a réveillée à 6 heures ce matin. Penchée sur moi, la garde aux yeux froids m'a saisie par le coude et m'a fait sortir de la chambre à ces mots : « Votre transfert aura lieu dans la matinée ! »

Elle a repris mon uniforme et m'a tendu une boîte en carton brun marquée à mon nom : Marguerite Sirvins. J'y ai retrouvé, soigneusement pliées, la jupe et la veste que je portais le jour de mon arrivée, il y a des siècles. Une étoffe au ton chaud, d'un doux jaune safran qui pénètre mes paumes et que je ne reconnais plus. C'étaient les vêtements que portait la Marguerite d'autrefois, celle qui préférait les talons hauts et ne sortait qu'après avoir jeté sur son miroir un sourire vague. Et l'autre visage me souriait pareillement, l'espace d'un instant nous nous regardions, puis je fermais la porte et me jetais dans la vie. Cela fait des mois que je n'ai plus croisé de miroir ni porté d'escarpins, alors je suis restée là, les mains posées à plat sur ma veste, un vide absolu dans la tête.

— Dépêchez-vous ! Le train n'attend pas.

Sur le seuil de l'asile, étouffant entre mes deux gardes impassibles, j'ai reçu la lumière crue du soleil comme un coup de matraque entre les yeux. C'était trop

violent, trop soudain, cette mise à l'air libre après des mois d'internement. Sans leurs bras pour me soutenir, je me serais écroulée sur le trottoir qui va de Font-d'Aurèle à la gare de Montpellier. J'étais un escargot brusquement tiré de sa coquille, exposé nu sous la chaleur jusqu'à ce qu'il fonde. On a décidé sans moi de mon transfert, on m'a extirpée de mon uniforme, on m'a traînée sur le quai numéro cinq, puis je me suis retrouvée assise entre mes deux gardiennes sur une banquette en bois dans un wagon de seconde classe. Seule ma partie visible est présente sur ce siège, l'autre est restée à quai, souriant dans sa jupe jaune au milieu de tous ces voyageurs dont pas un seul n'est fou.

Le train s'est ébranlé vers le nord et son rythme est entré dans ma peau. Je sens ses pulsations sur mes tempes et j'entends les roues marteler au passage des intersections :

— Ça sert...

— À rien !

Les mots tournent en rond dans mon crâne, à la cadence obstinée d'un microsillon rayé qui reedit sans fin : la rébellion ne sert...

— À rien !

L'internement, la folie, le transfert... au fond, je n'ai rien choisi ! Voilà pourquoi je suis résignée, assommée par les calmants cependant que le train progresse en prenant tout son temps. La garde à ma gauche est sur le qui-vive et celle de droite a tendance à s'assoupir un peu, bercée elle aussi par le rythme du train. Le temps s'est arrêté ; par la fenêtre, on voit répétés les mêmes peupliers, les mêmes trouées de rivière et les mêmes rochers. Moi, j'attends le retour des mêmes images, immobile au cœur de ce manège, indifférente et sans âme.

— Un peu d'eau, mademoiselle Sirvins ?

Je ne réponds rien. L'œil à la fenêtre, je me remplis des nuages et du vent, je bois les paysages. Il me vient

des idées... Je pourrais me lever d'un pas vif, abaisser la vitre et sauter là, juste au tournant du viaduc, en bordure de la voie ferrée. Planer dans le vide et m'écraser plus bas, voir la mort en face et non de biais. La mort banale, à doses de Véronal, je l'ai déjà tentée trois fois ; quelqu'un m'a réveillée, chaque fois. Trois essais...

— Pour rien !, se rit le rythme du train.

La vitre est à portée de main. Mais me tuer requiert un effort surhumain.

Ce sera comment, Saint-Alban ? Sans doute une prison, comme à Montpellier : des pavillons cerclés de hauts murs, le travail obligatoire à la cuisine ou la lingerie, les levers tôt le matin, les repas deux fois par jour, et les infirmières en uniforme. Interdit de crier, de s'agiter, sinon gare à la punition : camisole de force ou jets d'eau froide ! Un instant le corps est déstabilisé, mais rien ne change à l'intérieur : une douche au fond du crâne, un lessivage du cerveau, voilà ce qu'il me faudrait ! La camisole aux idées noires ! Ailleurs, elle ne sert...

— À rien !

Le train prend de l'altitude imperceptiblement. Derrière moi, des mois d'internement dans les pavillons de Font-d'Aurette ! Et devant ? Ce sera Saint-Alban, l'inconnue, la même prison. J'ignore où va mon train : chez les fous, jusqu'à la mort, et après ? Si quelqu'un me disait, durant cet instant de temps suspendu, que de manière inattendue ces rails me conduiraient vers la sortie, par-delà l'enfermement, je hausserais les épaules et reprendrais mon aveugle contemplation. Gardez vos sarcasmes, à l'instant Marguerite Sirvins n'aspire...

— À rien !

En cet après-midi d'octobre, aux confins du plateau de la Margeride, un soleil étonnant traverse les érables rougis. Les mélèzes ambrés s'inclinent sur les derniers



épilobes en fleurs et je me rejette en arrière. En temps normal, j'aurais salué toute la beauté du monde et ces tons d'ocre éclatés de rose violacé, mais la vitre qui nous sépare me condamne à l'exclusion.

Soudain son regard me happe et je sens couler dans mon dos la sueur glacée. Mon intime ennemi, celui que j'avais oublié, me suit donc à Saint-Alban ? Cet invisible assassin qui me colle aux talons, m'agonit d'injures et m'a pourchassée à Nice, à Mende et même à Montpellier, jusque dans ces pavillons bien gardés par des veilleuses en uniforme... Il est là, je le sais, je le sens, dans ce wagon, préparant sa vengeance et ricanant. Jamais je ne lui échapperai, bien que j'aie tout tenté pour le semer. Tout cela en vain, tout cela...

— Pour rien !

Je me tasse sur mon siège, accablée d'impuissance. Il va rouler sans fin, ce train. J'aurai toujours au creux des reins la sueur d'angoisse et dans la bouche un goût de sang. Je l'emmènerai partout, ce cri muet que personne n'entend.

— Nous sommes arrivées, mademoiselle Sirvins. L'heure est venue de descendre.

À quoi bon protester ? Je les laisserai m'emmener sans résistance et l'infirmière, au moment de descendre le marchepied, demandera pour vérifier :

— N'avons-nous rien oublié ?

— Non, rien.

**S**AINT-ALBAN : depuis plus de cent ans ce nom fait frémir, dans le département. Gâteux, trisomiques ou rebelles... à tous on martèle : « Attention pépé ! Fini de rire, Casimir, ou tu finiras à Saint-Alban ! » L'équivalent du bagne ou des galères, un condensé de léproserie et d'échafaud. Le chantage opère parfois, mais demeurent les irréductibles dont la raison vacille sans qu'on en sache bien le motif. Pour ceux-là, Saint-Alban s'impose comme une fatalité.

Nul n'y vient spontanément !

De rares entrées « volontaires » s'effectuent à la demande des familles et l'immense majorité des placements d'office est décidée par le préfet. Sitôt la machine administrative enclenchée, les fous seront conduits sous la surveillance d'un gardien jusqu'à la gare de Saint-Chély-d'Apcher. Puis ils parcourront douze kilomètres en voiture avant d'atteindre Saint-Alban, village lozérien perdu sur les hauteurs à mille mètres d'altitude, entre tourbières et sombres forêts. Leur sens de l'orientation s'effrite alors qu'ils sont déjà si dérangés : partout le même horizon, devant, derrière, à droite, à gauche... coteaux vallonnés, forêts trouées de pâturages, en alternance et dix fois répétés. Ramassé

contre un versant de colline, le village est protégé des rafales, mais, au sommet du promontoire, on a planté l'asile exposé à tous les vents glacés, dominant le plateau vert et sans issue.

Deux mille habitants, six cents aliénés : voilà Saint-Alban. Des façades grises, hormis l'ancienne église en grès rouge, et des ruelles balayées par la bourrasque. Une pente raide vers l'asile, sans doute un avant-goût du calvaire. La porte grillagée dans le mur d'enceinte, quelques marches avant l'esplanade du château pour les femmes et les nouveaux bâtiments pour les hommes. Entre eux des murs, encore une fois.

Des folles au château des Morangiès ! Logées comme des comtesses...

C'est que le mot prête à confusion. Ce château-là bruit de rumeurs de crimes et de sang. N'était-ce pas Léon-François qui courait le Gévaudan avec sa bête étrange dressée à tuer ? Plus de cent victimes entre 1764 et 1767, égorgées, lacérées, en partie dévorées. Étranges assassinats, crimes sexuels... Qui, sinon lui, menait ce fauve inconcevable boutonné jusqu'au poitrail, cette sorte de loup revêtu des peaux de sangliers dont les chasseurs protégeaient leurs chiens ? Mais peut-être était-ce une hyène ramenée de Minorque par son complice et chasseur de la Bête, Antoine Chastel...

Accablé de dettes, assassiné dans la grande salle à coups de pelle à feu par sa compagne, le comte de Morangiès avait signé la ruine de sa famille. Aussi le château s'écroulait-il doucement quand frère Hilarion décida d'y loger les folles internées à Mende, attachées jour et nuit presque nues sur la paille.

Rêve irréaliste d'un moine désargenté !

Mal replâtré, l'asile survit depuis 1821 à l'écart du progrès. Sans égouts, sans électricité, sans chauffage... Alors qu'ailleurs en France on est entré de plain pied dans le vingtième siècle, à Saint-Alban les aliénés tuent

le temps dans l'obscurité de l'hiver, en uniforme et en sabots, crevant d'ennui.

Marguerite aussi végéterait, les mains sur les genoux, dans un état mental inchangé. Ce serait long ! Des années assaillie d'idées noires, à se sentir nulle au point de ne plus rien tenter, murée dans le silence ou l'agressivité. Des années creuses où Marguerite ne s'occupe à rien ; des années vides où l'on s'occupe d'elle si peu ; des années avant d'oser se remettre en marche, quand elle aura pris de l'assurance. Et nul ne se doutait que Marguerite, avant d'échouer chez les fous, menait sa vie avec adresse, avec élégance.

Elle-même l'a peut-être oublié.

MAUVAISES PENSÉES

1890-1909

— **D**ATE de naissance ?

Il remplit mon dossier d'un air appliqué, la tête penchée sur le papier, la blouse blanche entrouverte en raison de la chaleur : un médecin que mon regard traverse avec indifférence. Après tout, ce sont mes parents qui m'ont traînée à Montpellier pour oublier mes tentatives de suicide ; ils n'ont qu'à répondre à ma place !

— Née le 30 décembre 1890, inscrit l'homme en blanc. Vous avez aujourd'hui quarante ans.

Je hausse les épaules. J'ai guetté si longtemps dans le miroir un reflet qui se dégrade au fil du temps qu'il me semble à présent que les années ne me concernent plus. Quinze ans, quatre-vingts, quelle différence... à mon âge ! Les yeux fixés sur le carrelage, je ne relève pas l'erreur et rectifie mentalement : « 29 décembre, imbécile ! », et reste inerte quand Maman baisse le menton pour un acquiescement muet. Papa ne dit rien. Pourtant, lui devrait savoir...

Ils vivaient leur premier hiver à La Canourgue où Marguerite était née par un jour de grand vent trop froid pour mettre un bébé dehors. Alors on avait remis la déclaration au lendemain, si bien qu'à 8 heures ce mardi 30 décembre elle hurlait nue dans le bureau glacé

du maire tandis qu'il prenait tout son temps, les doigts gelés, pour compléter le registre. Enfant de sexe féminin, le père agent-voyer, trente ans, son épouse Alicia, vingt-cinq ans, trois prénoms... Rhabillez-la donc ! En effet Marguerite Virginie Alexia s'époumonait, violette, entourée des témoins Frédéric Portal et François Dumas, tailleur d'habits. Signez là... jusqu'à la prochaine fois !

Parfois Marguerite avait demandé comment ses parents s'étaient aimés, rencontrés... C'étaient là des mystères interdits dont la complexité ne concernait pas les enfants, de sorte qu'elle avait fini par penser qu'ils étaient nés tous ensemble un soir d'hiver, et Charles aussi, qui la fixait, pensif, du haut de ses dix-huit mois. Leur passé ne comptait pas puisqu'ils n'étaient programmés que pour l'accueillir au monde.

— Née à La Canourgue, en Lozère, poursuit le médecin.

Puis il redresse la tête et plonge son regard dans le mien :

— Pouvez-vous me dire à quoi ressemble La Canourgue ?

Un mot qui me frappe en plein cœur. Il y a longtemps de cela, mais l'image est imprimée dans ma tête et je n'ai rien oublié des lieux les plus heureux.

— La Canourgue, eh bien, c'est un... ventre... mouillé...

Consternée, Maman jette un regard au médecin qui me fixe avec une empathie toute professionnelle.

— Mouillé, dites-vous...

Je me mords les lèvres. J'aurais dû rester muette ! Il ne comprend pas, cet étranger qui n'a jamais visité La Canourgue : un monde humide où l'Urgne et ses dérivations font tourner les moulins, charrient les détritits, arrosent les bassins des tanneurs. Une eau rapide, enserrée dans un lacis de canaux franchis sur des ponts voûtés

d'où les enfants jettent une feuille verte en pariant sur la plus rapide. Au pont suivant, les feuilles sont noyées. De l'eau partout, tumultueuse et fraîche avant de s'engouffrer sous les maisons pour émerger, quelques mètres plus loin, traversée de nouveaux ponts en enfilade.

— Mouillé, oui...

— Mais le ventre ?

Un cercle avec en son centre la cité : des façades irrégulières assombries d'un crépi ruiné par endroits, des ruelles empierrées de galets dans lesquelles on croise aussi des poules et des chevaux ; puis des fontaines et des vouîtes en arceaux, des escaliers de pierre et des passages d'où l'on émerge, ébloui, face aux ponts.

La Canourgue est un monde sphérique organisé selon des arrondis toujours plus vastes. Sur l'emplacement des anciens remparts, on a construit la rue du Tour-de-Ville où vit Marguerite, une avenue plantée de maisons bourgeoises et de tilleuls où se brise la lumière, bordée elle aussi d'un arrondi presque parfait, le canal. Enfin, ceinturant la ville ronde, une barrière de coteaux sur lesquels on a planté la vigne et des jardins qui montent en pente escarpée jusqu'aux sommets.

Quand elle lève le nez depuis la place au Blé, Marguerite a l'illusion de vivre au milieu d'un ventre immense où pulse un cœur de rivière et de moulins, comme au centre d'un manège où le monde entier tourne autour d'elle, infiniment petite et pourtant convaincue de son importance.

— Une enfant si jolie et bien élevée...

— Un beau mariage en vue !

Ainsi balisé, son avenir s'étend sans surprises et sans dérives : un mari, des enfants, des ambitions confortables et bornées. Rien à voir avec cette femme de quarante ans traînée chez l'aliéniste, interrogée comme une criminelle, en proie à un sentiment d'irréalité qui



confine à la folie. Est-ce bien moi, prostrée sur ma chaise, interrogée en ce moment par un inconnu qui m'étudie sans me comprendre? Qui le pourrait, d'ailleurs? Moi-même je n'y parviens pas.

— Ce ventre était-il une prison?

J'inspire à fond, tentée de le planter là, mais une insurmontable fatigue me retient de fuir en direction de la sortie. L'issue est barrée par mes parents, par des murs et des grilles. Si par miracle j'atteignais la rue, où irais-je? À La Canourgue?

Marguerite sourit à cette vision familière: une chambre sous les toits, l'obscurité qui tombe en douceur et la rivière au fond du jardin. Combien de fois a-t-elle ouvert la fenêtre avant de se mettre au lit pour écouter le bruit doux de la pluie tombant sur le canal où les deux eaux se rencontrent en crépitant? L'odeur de terre et d'herbe épanouie, du jardin qui boit la pluie, de ses cheveux bouclant d'humidité... c'est son monde: un ventre exigü, rassurant.

— Ventre mouillé, griffonne le médecin sur un coin du papier.

**P**RIS d'une impulsion subite il relève les yeux : ce regard inexpressif et ces traits figés... Pourtant la tenue est soignée, le tailleur impeccablement repassé, les cheveux coiffés sous le chapeau. Le contraste est saisissant. Le soin qu'elle apporte à cultiver son aspect lisse et maîtrisé, tandis que ses yeux vides ouvrent sur une absence à donner le vertige. Où l'atteindre, et par quel biais ?

— Ce ventre mouillé... Aimez-vous la propreté ?

J'observe mes mains posées sur mes genoux, mes ongles nets. Qui n'aimerait la propreté ? Qui tolérerait la négligence et le laisser-aller qui vous mènent aux pires désordres ? Ma raison dépend d'un habit propre et d'un maintien rigide, ainsi l'extérieur agit sur l'intérieur et modèle une âme immaculée.

En réalité, combattre le désordre s'avère un effort épuisant, juste au-dessus de mes forces. Il est plus facile de laver la nappe en lin du dimanche que de se récurer l'âme à fond. La mienne a définitivement perdu sa blancheur d'origine, du moins c'est ce que répètent inlassablement les voix que j'entends depuis quelques années. J'ose dire alors, avec honte :

— Mon âme est noire.

Il semble noter dans son rapport : « âme noire ».

Elle, pendant ce temps, revoit la triste Amélie et la nappe en lin qu'elle porte au lavoir, un jour ordinaire, après les truites et le civet. L'enfance est lisse et bien tenue, dans le cliquetis de couverts et l'empilement d'assiettes à liséré d'or. Amélie gronde :

— Que de chichis pour une soupe et du poisson !  
Toute cette vaisselle à relaver...

— Vous pouvez desservir le potage et nous porter les truites, ordonne Alicia.

Le dos droit face à la table et les poignets souples, en virtuoses du couteau à poisson, les enfants détaillent les filets, poussant les arêtes sur le côté sous le regard ébahi d'Amélie. Seule Diane, appliquée, tire un peu la langue. Éducation parfaite ! En secret leur mère s'en félicite : un parcours sans faute, Alicia !

— Vraiment, mon ami, vous pouvez être fier que j'aie accepté de vous épouser, lance-t-elle à Léon pardessus la tête des enfants.

La voilà, la faille invisible ! Ils se sont aimés comment, ses parents ? Marguerite a bien perçu, dans les tressaillements réprimés de sa mère, une sourde irritation quand Léon laisse échapper le couteau plat, s'oublie jusqu'à parler la bouche pleine ; et ses bonnes manières acquises après coup, son patois quand il s'adresse aux ouvriers, la hérissent imperceptiblement.

— Moi je vous aime tous les deux, jure Marguerite avec passion.

L'enfance harmonieuse érigée sur ce décalage occulté par souci des apparences : Alicia, fille de la bourgeoisie, pensait-elle épouser ce fils de meunier ? Vous pouvez être fier, entend-il souvent. Mais je le suis, répond Léon en silence ; un meunier que son intelligence a promu jusqu'au rang d'ingénieur a sa fierté.

— Vous pouvez sortir de table.

En silence ils repoussent leur chaise et la bonne, avec un soupir, entreprend de tout débarrasser. Cette

tache de vin, là, sur la nappe inutile... Faudra-t-il chaque semaine lessiver puis repasser le drap lourd? Vivre les mains dans l'eau de vaisselle ou les mains glacées dans la rivière à tordre le linge? Elle sera difficile à contenter, la patronne. Elle ignore tout des gros travaux.

— Vous changerez la nappe, ordonne Alicia.

Quoi, pour une tache? On en changera tous les jours, ici? Résignée, la bonne emporte aussi la nappe avec les restes, et les ballots de linge, énormes après les naissances de Lucile et de Diane, et les draps qu'on découvre au réveil, trempés...

— Si c'est comme ça, lance Amélie, je rends mon tablier!

— Pas avant d'avoir tout lessivé.

Nettoyage inutile et sans cesse recommencé! L'aller-retour aux lavoirs du Pré-Commun, le travail éreintant qui vous casse les reins, les chansons qui glissent au fil du canal avec le savon moussieux, puis le retour sous la pluie. Mouillé, le linge pèse des tonnes, et la semaine prochaine il faudra tout recommencer.

Comme ici, dans cet asile où je suis interrogée sans répit sur ma noirceur au fond du crâne.

— Une âme noire, avez-vous dit?

Parfois j'aurais désiré mettre à tremper mes mauvaises pensées dans le canal, les regarder fondre et filer, se perdre dans les eaux très noires, au loin. Cela paraissait si facile entre les mains d'Amélie qui frottait, trempait, tordait, puis mettait le tout à sécher malgré la pluie. Mais peut-on se dévisser le crâne, en vider la saleté tenace et le remettre à l'endroit comme si de rien n'était?

— Pas quand j'étais enfant. Mais depuis quelque temps...

Le médecin semble avoir la matinée pour moi; dans le silence, il attend sans fin ma réponse si lente à émerger.

— C'est tellement difficile à laver, tout ça... sans compter qu'il faudra repasser!

Jamais je n'y arriverai, l'évidence me saute aux yeux, dans ce bureau plombé, face à ce médecin trop patient qui m'accorde tout son temps. N'est-ce pas ce que dit la voix dans mon dos, qui m'accuse une nouvelle fois de nullité?

— Repasser quoi?

— Ces idées noires...

Je replonge à l'intérieur de moi-même, impuissante à communiquer. Les mots, les bribes de mots ne disent rien de ce que je suis, voilà le plus décourageant. Tout cela parce qu'il a demandé si j'aimais la propreté! Bien sûr que je l'aime, avec passion! Avec un désir éperdu d'absolution. Mais le bureau d'un aliéniste n'est pas un confessionnal et d'ailleurs jamais je n'ai été croyante.

— Idées à repasser, note fidèlement le médecin dont le dossier se remplit d'une écriture ferme et noire, elle aussi.

**S**ENTIR mes parents muets dans mon dos me remplit d'une incontrôlable nervosité. Depuis des années, je ne me rends chez le médecin que seule et libre de mes initiatives. Aujourd'hui qu'on me croit folle, on m'a traînée là comme une enfant demeurée susceptible des pires scandales : escalader les tables, insulter l'aliéniste, ouvrir la fenêtre et me précipiter dans le vide... Au rez-de-chaussée ! Mais je sais me tenir et j'ai la maîtrise de mes nerfs, en ce moment. D'ailleurs je me suis toujours efforcée de me contrôler, de tout contrôler, sans jamais me laisser déborder.

Pourtant leur présence muette agit comme une régression, me renvoie à mon statut de mineure. Je ne suis pour eux qu'une enfant perdue et cela me révolte et m'angoisse à la fois. Ne suis-je plus responsable de mes actes ? N'ai-je pas seule la propriété de mes pensées ? Depuis que je suis en consultation, je me sens flotter dans un entre-deux mouvant. Qui parle, ici ? Le médecin me fixe avec attention, mais dans mon dos Maman répond parfois, d'un geste ou de la voix, je le perçois bien. Qui contrôle ici la situation ? Peut-être elle, encore une fois ? Comme si je devais justifier mes échecs et confesser ma honte, après tant d'années.

— J'ai raté, dis-je en baissant la voix.

Dans un sursaut l'aliéniste reprend :

— Raté quoi ?

— Le brevet.

C'était vrai, Marguerite avait échoué, l'année de ses quinze ans. L'orthographe, encore une fois, qui ne s'était pas pliée à sa fantaisie. Alicia l'avait prévenue, mais elle s'en moquait bien de ces règles aberrantes et de ces devoirs supplémentaires, comme s'il n'y en avait pas déjà suffisamment. Pourtant l'échec l'a mortifiée. Elle s'est sentie stupide, cette année-là, même si elle n'en a rien laissé paraître. Alicia n'avait pas non plus digéré la déception.

— Quand je pense à toute la peine que je me suis donnée pour toi...

La maîtresse d'école dans mon dos, c'est Maman, qui m'a tout enseigné : l'anglais, la composition, la poésie, la musique... Elle était déjà derrière moi quand je m'installais au piano et que Diane assise à mes côtés chuchotait :

— Ce sont des dents d'éléphant.

Depuis que le couvercle est retombé sur ses doigts, Diane évite le piano dont le sourire inquiétant, traversé d'ivoire et d'ébène, évoque une mâchoire à demi cariée prête à se refermer. Les pieds battant le vide, un peu voûtée sur le tabouret, elle joue avec hésitation, toujours sur le point de retirer ses mains.

— Vas-y comme ça, dit Marguerite en attaquant sans nuances. Ça ne mord pas !

— Recommence à la mesure trente.

Alicia ne dévie jamais de ses exigences.

Instruite à Lyon par les Sœurs de Saint-Charles, elle a figuré parmi les premières jeunes filles de France à détenir un brevet d'enseignement supérieur. Ainsi, trois fois par jour, elle ôte sa tenue de mère pour enfiler l'habit d'institutrice.

— Aucune différence! Elle est toujours aussi sévère, assure Lucile.

Marguerite admire sa mère et voudrait tant lui plaire. Elle a pour elle un élan passionné, mais ses cahiers raturés ne lui causent que des déceptions. Quelle orthographe! Elle fera comment, quand il s'agira d'écrire aux administrations ou d'envoyer ses vœux le jour de l'An?

— J'irai tout leur dire en face, affirme Marguerite avec énergie.

Et trente lignes supplémentaires à recopier! Sans un regard à la fenêtre, où tremblent les grappes de tilleul, en se bouchant le nez pour oublier le parfum violent qui l'attire au dehors, irrésistiblement. La porte est verrouillée sur les récréations, les promenades entre prés verts et canaux d'argent. Prisonnière au salon, Marguerite a les pieds qui dansent. Elle se rêve libre, évadée bien loin des contraintes et des ordonnances de sa mère.

— Une jeune fille de bonne famille doit...

Se maîtriser. Tenir son rang. Marcher le dos droit, les yeux baissés. Se taire, à moins qu'on l'interroge! Un frisson sur la nuque, elle se dit qu'elle en oublie forcément, de ces règles essentielles. Égarée dans ce fatras d'obligations, Marguerite a le maintien raide et les mains crispées, tenue de se contrôler. La porte est verrouillée sur ses désirs secrets, d'ailleurs une fille de bonne famille n'en a pas.

— C'est pour mon bien, tout ça, soupire-t-elle en reprenant sa calligraphie immanquablement déséquilibrée.

C'est la même résignation que j'éprouve en cet instant. Comme si la parenthèse adulte n'avait jamais existé, depuis toujours je suis la fille de ma mère, incapable de me soustraire à sa tutelle adorée. Alicia dans mon dos, comme autrefois... Je lève les yeux vers le médecin.



— C'était pour mon bien. Mais je préférais l'arithmétique.

— Pourquoi ? rebondit le médecin.

Parce que c'est Papa qui joue avec les nombres ! Tandis que les filles de La Canourgue vont par bandes au couvent Sainte-Marie, Léon récuse l'école religieuse et prône l'enseignement à domicile.

— Un employé d'État n'enverra jamais ses filles chez les Sœurs !, assure-t-il.

Avec lui, le monde est un jeu mathématique où tout se combine, un jeu qu'on exerce au moindre prétexte. Et certains jours on promène l'école aux gorges du Tarn où Léon prospecte en vue d'implanter la nouvelle route à Sainte-Énimie. Pendant que sa femme et ses enfants pique-niquent, il s'est encordé, détache à coups de marteau des éclats de roche. Il en tire un exposé sur les minéraux, Diane écoute à peine, elle a eu trop peur qu'il décroche.

Et moi je voyais se dessiner les courbes de niveau, je suivais du doigt l'itinéraire encore invisible, et j'aurais voulu maîtriser les chiffres et l'alpinisme. Il le comprendrait, cet aliéniste ? Je lève sur lui des yeux passionnés.

— L'arithmétique, c'est extraordinairement... dangereux.

Le médecin me jette un coup d'œil et prend note.

Alors mes pensées s'évadent une nouvelle fois. Je repense au piano droit dans le soir, après la veillée : coude à coude avec Lucile je jouais, faisant glisser dans la nuit les notes évaporées en un instant, plus éphémères que l'odeur de tilleul enracinée, tenace.

L'ALIÉNISTE aussi joue avec les nombres. Il a pris sa physionomie de bon père de famille pour me réduire en une poussière de chiffres inscrits sur le dossier. Cela confère à l'ensemble un aspect réconfortant. Quoi de plus rigoureux que ces données mathématiques : une taille, un poids ? La médecine en cette minute est une science exacte, de sorte que le malade se rassure à l'idée qu'un homme de l'art pourrait réduire en équations tous ses maux, jusqu'aux maladies mentales. Il en ressent même une bouffée d'espoir : on en guérit, n'est-ce pas, docteur ?

Un espoir fou m'envahit brusquement. Si je lui disais tout ? S'il plongeait jusqu'au cœur du malheur, il saurait l'extirper, cet inconnu ? Mes mains tremblent et je me plie à toutes ses exigences. On a testé mes réflexes, on m'a pesée, on m'a mesurée. On a scruté ma peau, mes paupières, on m'a demandé si je souffrais du dos, de l'estomac. J'en ai le tournis, comme une poupée molle évaluée sous toutes ses coutures. Depuis mon entrée dans ce cabinet, je me résume à ces chiffres : une taille, un poids... Le bureaucrate assis face à mon dossier paraît satisfait, c'est donc que je suis normale, absolument normale !

— Avez-vous de l'appétit ?

Non, j'ai très peu mangé, ces derniers temps. Trop de tristesse et de chagrin sur l'estomac ! Mais j'espère, et dans ce lieu sans raison cet espoir paraît folie, que tu vas me délivrer de la tentation du Véronal et des somnifères, j'en ai trop souvent fait mon régime, depuis quelques années.

— Surtout des comprimés...

— Des médicaments ? Lesquels ?

Qu'est-ce que j'en sais... des comprimés de toutes sortes et de couleurs variées, des comprimés que j'avale en vrac et qui m'ont provoqué des migraines et des diarrhées, à moins que ce ne soit l'inverse. Je ne sais plus très bien quand cela a commencé, si les douleurs physiques ont précédé les douleurs morales ou leur ont succédé. Pourtant j'ai toujours aimé manger, boire aussi, sans façon, quelques verres de vin pour m'égayer.

— De l'alcool, un peu.

— Vous en abusez ?

— Jusque dans les sauces...

Après le renvoi d'Amélie, Louise était engagée comme bonne au Tour-de-Ville. Avec elle, une odeur subtile entraînait dans la maison, concentré de thym, de vin cuit, d'arômes indéfinis dont elle avait le secret. Ses civets du dimanche imposaient silence. À l'arrivée de la casserole, on se régalaient de viande fondante, on reprenait du lapin, méconnaissable dans sa sauce au vin noir, on le mastiquait jusqu'à l'os et tant pis si la nouvelle bonne était vulgaire et sans gêne, elle cuisinait mieux que personne. Alors on était carnivore avec appétit, jusqu'à ce civet maudit.

— Je n'en voulais pas, de ce lapin-là !

J'ai la voix qui se brise et l'aliéniste en oublie un instant sa plume à encre.

— Et pourquoi ?

— C'est de la nourriture d'anthropophages.

Maman n'y résiste plus, prête à intervenir, mais je me retourne et lui fais les gros yeux, décidée à ne pas me laisser faire une nouvelle fois. Dire qu'Alicia m'avait promis qu'on ne le mangerait jamais, ce lapin blanc très doux que j'aimais !

Mais ce dimanche de septembre, Marguerite a l'estomac brouillé d'une indigestion monumentale, elle qui d'habitude engloutit ses repas de bon appétit. C'est jour de lapin. Face à la table, encore affaiblie et sans faim, elle les observe l'un après l'autre : Alicia, Léon, ses sœurs, écoeurée par la sauce lourde et l'odeur moite. Elle fixe, au fond du faitout, les morceaux de civet, la tête sur le dessus, le jus semé d'oignons frais. Soudain le soupçon lui vient : qui s'est décomposé dans le ragoût ? Si c'était son lapin blanc ? Mutisme autour de la table.

— Il était dans la casserole, en pièces... Mon lapin...

— Vous êtes végétarienne ?

Il ne comprend rien, ce bureaucrate à moustache. À se taper la tête contre le coin de son bureau. La viande, je m'en régale, en temps normal, mais ce jour-là tous m'avaient trahie. J'en ai ressenti comme un coup de poignard.

— Un coup dans le dos... ça fait mal.

Elle les a découverts, autour de la table, comme elle ne les avait jamais vus. Ce sont des loups ! Le jus noir dégouttant de leurs canines, ils se repaissent de joie sauvage et de viande fraîche. Entre leurs mains, les couverts de la honte, et sous leurs dents les os craquent. Ils lèchent, ils sucent, ils rotent un lapin blanc. Ce sont des fauves et leur bestialité lui saute au visage. Elle ferme les yeux pour ne plus voir leur sourire de monstre, elle couvre ses oreilles pour oublier leur mastication. Ce qu'elle ressent, c'est le vide. Elle a osé leur dire, ce jour-là :

— Je vous déteste.

Une gifle sur sa joue a sanctionné l'injure. Elle a rouvert les yeux sous le choc et vu, dans le faitout, la tête à laquelle on n'avait pas touché, les incisives démesurées, les orbites énormes. Ainsi le lapin morcelé ne vivrait jamais plus, dans cette famille de cannibales.

— Au lit sans manger ! Voilà ce qui arrive quand on a trop gâté les enfants.

C'était trop injuste. Aurait-il fallu cesser de manger ?

— J'avais oublié ce lapin blanc...

Il a surgi dans ma mémoire au détour de la conversation, Dieu sait pourquoi. Peut-être parce que le médecin m'a pesée comme une enfant sans volonté. Maintenant ses questions me fatiguent, augmentant ma migraine. Je voudrais me lever, partir, ou m'endormir ici, la tête calée sur un dossier bourré de chiffres et de lettres indéchiffrables. Je voudrais me reposer, prendre un instant congé de moi-même et n'avoir à répondre de rien, qu'on me dise en me fixant droit dans les yeux :

— Tout va bien. Vous êtes guérie.

Je suis disposée à tout dire, à présent. Je lève les yeux vers l'aliéniste qui écrit toujours à traits précis, comme si mes paroles recelaient des indices cachés, des informations d'importance. Je soupire. Je n'ai aucune aide à attendre de lui.

— La viande vous dégoûte ?

J'entends dans mon dos les pleurs silencieux de ma mère et je sens la honte et le chagrin rouler sur ma peau. Je gémis :

— Non, c'est moi qui me dégoûte...

J'AI souvent de ces instants d'absolu dégoût de moi-même, comme si mes mauvaises pensées m'échappaient d'un coup, subitement hors de mon contrôle pour me submerger d'une vague irrépressible. Je m'en défends du mieux que je peux, mais la puissance de ce tsunami me laisse à certains moments presque asphyxiée sur un rivage au milieu du chaos, proche de la déraison.

Quand Maman pleure dans mon dos, les mauvaises pensées se libèrent en masse et m'inondent d'une tristesse mêlée de culpabilité. Ne suis-je pas responsable du chagrin d'Alicia ?

— C'est ma faute...

Une très grande faute, assurent les voix. Je me couvre les oreilles et me recroqueville sur ma chaise, devant l'aliéniste interrogateur.

— Quelle faute ?

Eh bien, c'était peu après le civet maudit.

Murée dans sa rancœur, Marguerite n'avait rien vu des signes annonciateurs : une fatigue anormale et les cernes bleus d'Alicia, Léon soucieux plus qu'à l'ordinaire... Quand la bonne a sorti des coffres une layette jaunie et l'a mise à rincer dans les canaux pour en effacer l'odeur moisie, elle a compris. Maman est enceinte.

Un cinquième enfant ! Franchement, Marguerite s'en serait bien passé. La bonne aussi, qui doit gérer la maison, quatre enfants, les lessives et les repas, la patronne alitée le dernier mois car elle perd son sang sans arrêt, un filet continu qui s'amplifie dès qu'elle se redresse. Du linge sort de la maison, rouge, impressionnant. Marguerite préférerait détourner les yeux, par crainte et pour conserver sa rage intacte. Elle voudrait crier : « C'est bien fait ! », mais la peur la musèle. Alicia n'a jamais tant saigné que cette année-là. Le piano ne chante plus qu'en sourdine et la calligraphie a pris des vacances. Alicia se ménage, et le soir, avant d'aller dormir, ils l'embrassent, elle sourit dans son lit pour les rassurer. Puis elle ferme les yeux, la couverture sur son ventre de baleine essoufflée.

La discipline s'en ressent. Les petites sœurs se grifent et crient, Léon les punit, Charles est grondé, Louise tombe de sommeil et Marguerite essaie de se faire oublier lorsqu'il s'agit de nettoyer la vaisselle ou de balayer l'escalier.

— Mon frère est né...

C'était un matin de février, Marguerite avait sursauté à la vue de la sage-femme en tablier dans la cuisine, occupée à se laver les mains.

— Peut-on voir Henri ?

— Pas encore, il est trop faible.

Henri pleure à peine et presque sans cris, couché près d'Alicia rongée par la fièvre. Elle délire, accusant la sage-femme et ses mains sales. Infection puerpérale ! Inquiet, Léon reporte au lendemain le départ à la mairie, l'enfant dans ses bras, toujours accompagné de François Dumas. La maison retient son souffle.

En ouvrant la porte au visiteur, ce soir-là, Marguerite est prise au dépourvu. La nuit noie la cité d'une ombre précoce, un visage blanc se détache de l'obscurité, voilà François Dumas qui les attend, sans expression :

— Les enfants, ce soir vous dormez chez moi, dit-il.

À cet instant, Marguerite aurait dû s'inquiéter, mais elle ignore que le malheur s'abat sans préavis, que les vrais pressentiments ne nous effleurent jamais. Vite ils s'enfilent au Pré-Commun, dérapant sur les pavés mouillés de pluie, glissant dans le soir. On leur fait manger des galettes et boire un vin dilué d'eau. Le lendemain, Diane réclame sa mère ; alors François Dumas ne peut plus taire la vérité.

Dans la maison du Tour-de-Ville on n'a rien rangé, rien nettoyé. Des chaises éparses, un feu mourant dans la cheminée, et le silence, épais. Marguerite éprouve un choc : accoudé la tête entre les mains, Léon pleure. Cela, elle ne l'avait jamais vu.

Au fond d'elle une boule se forme, qui l'étouffe, un frisson bien connu qui l'empoigne à la nuque. Elle les voit de loin comme un tableau muet : Louise immobile, une louche à la main, François Dumas le regard apitoyé, son père effondré, Diane qui se retient de crier. La situation est absurde, il rôde un danger dans ce monde en désordre qui ne leur ressemble pas. Ce silence... et ces adultes figés, muets. Charles ! Où es-tu ? Marguerite est saisie de hoquets. Vite elle le prend par le bras : dis-moi que tout va bien.

— C'est vrai, le bébé est mort, dit Charles.

Il baisse les yeux. Charles déteste qu'on le voie pleurer.

Dans son berceau le petit Henri s'est ratatiné, cireux. C'est à peine croyable qu'il soit mort, il paraît dormir et son visage est parfait : les cheveux touffus, les paupières veinées, les joues bombées. Stupéfaction. Silence. Elles n'osent pas demander pourquoi, comment... Juste elles voudraient le toucher, pour vérifier.

— Henri est exactement comme ma poupée, dit Diane. Tout froid.



La porte de sa chambre est fermée, interdit de déranger Maman. Durant plusieurs jours on parle à voix basse, on marche en levant les pieds, Louise évacue du linge sanglant vers les canaux. Puis Maman revient s'asseoir à table avec eux, méconnaissable et le bras paralysé. Alicia ne retrouvera jamais l'usage de ce bras, mort avec Henri.

— Peut-être un accident vasculaire ?, a dit le docteur Blanc.

Bien sûr que c'était un accident, je l'ai toujours su. Qui donc aurait prétendu le contraire ? Après tout, je n'avais que huit ans. Je revois mes mains tremblantes de ce jour-là, je voudrais convaincre aussi cet inconnu que je n'y étais pour rien.

— C'était un accident, je lui répète avec désespoir.

Le samedi 18 février 1899, Léon s'est rendu à la mairie, sans enfant cette fois-ci, pour un acte qu'il aurait préféré ne jamais signer. Henri Joseph Maurice aura tout de même reçu trois prénoms, comme s'il avait eu la vie devant lui.

C'était une semaine de redoux, la terre avait molli, le trou fut facile à creuser dans le carré des tout petits, sur le côté de l'église. Ils étaient là tous les six : Léon, son fils et ses trois filles, Louise ; il ne manquait qu'Alicia.

Dorénavant, dans la famille, on ne parlera plus d'Henri mais de l'accident d'Alicia, dont les aînés prendront soin comme d'une convalescente. Elle aussi voudra donner le change, à table ou durant les veillées. Mais quand elle fait semblant de sourire, c'est pire encore, ces larmes et ce sourire emmêlés. Marguerite est désolée, toujours incapable de lui parler.

Devant l'aliéniste, je me décompose en bégayant :

— C'était pas ma faute ! Il est mort d'un coup...

— Bien sûr, me répond-il avec bonté. Vous n'y êtes pour rien.

Pas certain ! Quelque part au fond de moi, j'ai toujours su que j'avais tué mon frère à coups de pensées assassines aussi sûrement qu'en l'étouffant dans son berceau. Mais je ne l'ai compris qu'après coup.

La pensée de ce frère inconnu l'envahit comme une obsession, Marguerite y repense très souvent. Petit Henri aurait eu deux mois, puis trois... Qu'est-il devenu ? Peut-être un ange ? Maman le croit, pas elle ! Ce serait bien le premier de la famille !

A-t-il pourri, comme le chat crevé sous la haie ? Est-ce qu'il y avait des os dedans ? Si quelqu'un rouvrait le trou, reconnaîtrait-elle Henri ? Ses nuits sont tourmentées, traversées de chats pourrissants, d'osselets d'enfant. Plus que tout, c'est son regret de ce petit frère malvenu qui la surprend. Comme Diane ou Lucile, elle l'aurait beaucoup aimé, finalement.

C'est devenu une habitude ; elle fait souvent le détour par le carré de l'église, elle s'assoit sur la terre et regarde Henri comme il était dans son berceau, les yeux fermés. Muette elle reste là, tout simplement, dans la pensée de son petit frère et seule, la plupart du temps.

C'est un choc quand elle arrive ce lundi soir et découvre Alicia penchée sur la tombe, Maman qui s'échappe elle aussi sans rien dire à personne. Il pleut sur l'herbe une pluie de printemps presque chaude et l'odeur de la terre et des fleurs de tilleul les enveloppe comme un linceul où elles seraient seules au monde. Pour une fois Marguerite n'a plus envie de fuir. Elle observe Alicia, son visage nu, dévasté sous la pluie, comme un visage nouveau. Son chagrin la transperce.

Comme j'aurais voulu ravalier mes regards durs, annuler les mauvaises pensées qui grondaient : « C'est bien fait ! » Revenir en arrière et changer le cours des choses, annuler le malheur. À cet instant, je crois entendre pleurer ma mère en même temps que je dis :

— Les pensées tuent, je le sais.

L'aliéniste de souligner : « tuent ».

La pluie roule sur les joues d'Alicia, tombe sur ses mains toujours inertes, et le fossé se creuse en Marguerite à des profondeurs qu'elle ne soupçonnait pas. Maman ne méritait pas ce châtement ; c'est elle la criminelle, habitée de vengeance et de haine. Elle a, par sa rage enfantine, éliminé son frère.

Elle voudrait revenir en arrière, au temps des sentiments simples et clairs, avant la mort d'Henri, celle du lapin blanc, quand elle ignorait le pouvoir de ses colères. Elle se promet de ne jamais plus souhaiter le pire à ceux qu'elle aime.

Toutes deux restent là sans rien dire, également coupables : Alicia d'avoir donné la mort plutôt que la vie, Marguerite de l'avoir souhaitée, passionnément. Puis l'enfant rajuste avec douceur le châle léger sur le bras mort de sa mère, essuie ses joues mouillées, l'aide à se redresser. Sur le carré de terre elles ont laissé quelques fleurs de printemps, jusqu'à la prochaine fois. Alicia, le pas lent, s'appuie sur l'épaule de Marguerite, un peu lourdement. Mère et fille, côte à côte...

Elles reviendront souvent voir Henri, mais Maman ne se remettra pas de sa tristesse au cours des mois suivants, si bien que Marguerite en conclut : « Moi, je n'aurai pas d'enfant. »

Je n'ai pas eu d'enfant, voilà ma punition, si lourde à porter. Je me tords les mains tout en fixant le médecin :

— C'était pas moi.

Mais il ne répond rien.

———— UN LIEU SANS RAISON ————